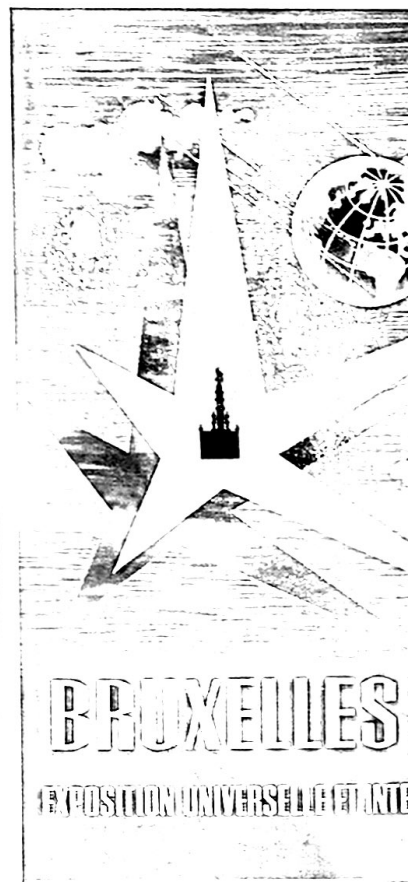
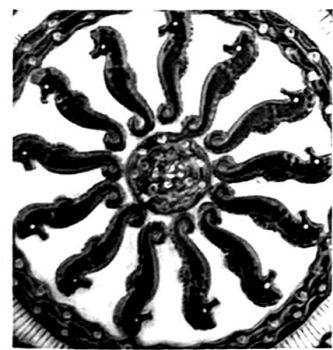


# NOUVELLE BIOGRAPHIE NATIONALE



les plans de Victor Horta, puis de la Société internationale des Grands Bazar, qui visait à édifier deux autres magasins de ce type à Nuremberg et à Munich.

Comme dans d'autres enseignes de la grande distribution, ces entreprises restent largement une affaire familiale : lorsqu'il crée en 1899 la société anonyme du Grand Bazar de la place Saint-Lambert, Auguste Tiriard conserve 9.200 des 15.000 actions, mais les autres sont partagées entre des membres de la famille et des proches. À son décès en 1907, son beau-fils, Nestor Capelle, qui assurait déjà la direction du Grand Bazar de la place Saint-Lambert depuis 1899, reprend les commandes de l'entreprise, et lorsqu'à son tour il meurt (accidentellement) cinq ans plus tard, c'est Victor, un des fils d'Auguste, qui lui succède. La société reste donc aux mains des familles Tiriard et Capelle.

On notera qu'Auguste signa longtemps tous ses documents officiels du nom de « Thiriard » avant de retirer ce « h », sans doute pour se conformer au nom officiel qui figurait sur son acte de naissance.

S. Jaumain, *Les petits commerçants belges face à la modernité (1880-1914)*, Bruxelles, 1995. – M. Conrardt, *La vraie vie du Grand Bazar de la place Saint-Lambert à Liège*, Bruxelles, 1999.

Serge Jaumain

**TROUSSON, Raymond**, Ernest, Auguste, historien de la littérature et des idées, comparatiste, essayiste et biographe, membre de l'Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique, né à Bruxelles le 11 juin 1936, y décédé le 25 juin 2013.

Raymond Trousson naît à Bruxelles, le 11 juin 1936. Sa mère, Gertrude Haen, est issue d'un milieu ouvrier ; son père, Robert Trousson, d'origine française mais dont la famille trouvait ses racines en Allemagne, avait été élevé dans une famille plus bourgeoise, mais peu concernée par la scolarité des enfants. Ernest Lühr – c'est ainsi que se nommait le grand-père – avait certes fait des études de droit qui l'avaient amené à exercer la profession d'avocat en région liégeoise : il avait jugé fort inutile

d'envoyer son fils à l'école ! N'était-il pas, pourtant, l'auteur de la seule utopie jamais produite en Belgique (*Une société simple*, 1900) dans laquelle il rêvait de promouvoir le bonheur de tous ? Raymond Trousson se plaisait à rappeler l'anecdote, devenu un spécialiste reconnu des récits utopiques parmi lesquels figurait ce texte aujourd'hui oublié, publié par son aïeul.

Très jeune, l'enfant apprend à lire, initié par son père lassé de devoir lui raconter des histoires. La lecture devient rapidement une drogue et, comme Jean-Jacques Rousseau – la coïncidence est troublante –, le moindre instant de liberté est consacré à tourner les pages d'un livre qu'on retient et qu'on questionne. Tout y passe : comme le Caton de Cicéron, on le dirait frappé d'une *inexhaustia legendi aviditas* : de Chateaubriand à Spinoza, en passant par Voltaire, sans oublier la Bible... Pas de bande dessinée toutefois, les albums étant peu présents dans la bibliothèque familiale. La guerre atteint la Belgique, en mai 1940, bien avant que Raymond ne fréquente l'école. Son père se voit mobilisé, sa mère l'emmène sur les chemins de l'exode, à Paris d'abord, puis dans le Lot-et-Garonne où il entame ses études élémentaires. De retour à Bruxelles en 1943, il y termine ses primaires, marqué par le charisme d'un instituteur, Joséphin Colinet, qui affermit en lui une curiosité intellectuelle et une soif d'apprendre jamais démenties.

La santé de Robert Trousson s'est affaiblie, il est désormais gravement malade et c'est sa femme qui doit, seule, assurer les revenus du ménage en travaillant sans relâche. Ils décident cependant d'inscrire leur fils unique à l'Athénée royal de Saint-Gilles où, amoureux des disciplines littéraires et des sciences humaines, Raymond découvre le grec et le latin ; il se gave de nouvelles lectures, au point d'engloutir un livre par jour, encouragé par les exhortations de son professeur de français : « Lisez donc, nom de Dieu ! » Jean-Marie Ellast achevait de convaincre le bibliomane pour qui, désormais, le moindre moment de loisir devenait une occasion de rencontrer un nouveau texte. L'impécuniosité rendait bien entendu les vacances impossibles. Qu'à cela ne tienne ! Notre élève les passe à traduire les Anciens, Platon et Xénophon en tête, persuadé que son temps est ainsi beaucoup mieux employé que celui de ses condisciples, alignés comme des sardines sur

les plages de la côte belge. Cette allergie aux vacances deviendra proverbiale : tous ceux qui l'ont connu se souviennent de ses imprécations glaciales à l'encontre des adeptes d'inutiles semaines de villégiature.

Que fera-t-il de sa vie ? Son envie profonde ? Devenir médecin. L'idéal est noble mais il s'accorde peu avec les moyens de ses parents qui ont bien du mal à gagner le nécessaire. Adieu donc le serment d'Hippocrate, Raymond deviendra philologue classique. Les auteurs de l'Antiquité n'ont-ils pas, depuis son plus jeune âge, accompagné ses heures de solitude et contribué à lui former l'esprit ? Il s'inscrit au concours de la Fondation universitaire, qui lui permettrait de décrocher une bourse d'études. Ils sont quelque sept cents à caresser le même espoir. Seuls soixante seront récompensés de leurs efforts. Parmi eux, le lauréat Trousson peut s'inscrire à l'Université libre de Bruxelles (ULB).

La déconvenue est grande. Certes, le grec et le latin sont présents au quotidien... mais ce ne sont pas les auteurs qu'on enseigne en priorité aux *bleus* de première candidature. La grammaire et la linguistique gâchent tout : *rosa, rosa, rosam*, tout cela est fort beau en chansons, mais comment les déclinaisons, les subtilités de la syntaxe eussent-elles pu transporter un cœur avide de littérature et de traités philosophiques ? Il fallait en passer par là, sans doute, mais jusques à quand ces pénibles travaux useraient-ils la patience des futurs impétrants ? Trousson refuse d'attendre et décide de se réorienter vers la philologie romane, décidément plus attractive. Il renonçait *de facto* à l'allocation salulaire qui lui permettait de payer ses études et acceptait de mener, parallèlement à la carrière étudiante, une vie laborieuse faite de petits boulots de toutes sortes. Le courage ne manque pas au jeune homme qui vient de perdre son père et dont la mère, à son tour gagnée par la maladie, ne peut plus subvenir aux besoins de la famille. Petite main dans un garage, plongeur dans un restaurant, peintre en bâtiment, figurant dans les cortèges à cheval de la Belgique Joyeuse à l'occasion de l'Expo 58... Nous voilà bien loin de la bohème littéraire ! Mais le jeu en valait la chandelle. Les cours passionnent l'étudiant qui assiste avec ferveur aux leçons d'Émilie Noulet-Carner, l'inoubliable exégète de Mallarmé, Rim-

baud et Valéry, à laquelle il succède, en 1979, à l'Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique. Dans son éloge de ce « maître peu commun », prononcé le jour de sa réception, Trousson rappelait avec émotion le « rayonnement d'une personnalité irritante et stimulante, qui appelait l'adhésion inconditionnelle ou la révolte, jamais l'indifférence ». Admiration sincère pour une femme d'exception qui, à l'heure où l'Université demeurait un bastion sinon misogyne, du moins puissamment phallocrate, avait réussi à s'imposer parmi ses pairs et demeurait un modèle de charisme et d'intelligence.

L'ULB allait mettre sur sa route un autre grand savant, appelé à infléchir sa destinée académique : Roland Mortier, jeune chargé de cours gantois à la voix puissante, impressionnant malgré sa petite taille et son allure juvénile, allait devenir son mentor et, enfin, un ami, inconsolable de voir disparaître avant lui le meilleur de ses disciples. Le dix-huitième siècle serait désormais pour Trousson un continent à redécouvrir sans cesse, une période fascinante, peuplée de génies comme de *médiocres* – au sens horatien du terme – qui rencontraient son goût pour l'humanisme, le progrès et le savoir. Il consacra aux hommes et à la pensée des Lumières une grande majorité de ses livres mais c'est l'Antiquité qui le rappela à elle au moment de choisir le sujet de son mémoire de licence, rédigé sous la direction d'Émilie Noulet : *Quelques aspects d'Antigone, de Sophocle à Jean Anouilh, dans les littératures française, italienne et allemande*, soutenu en 1959 et bientôt primé, annonçait les aptitudes comparatistes de celui qui entreprenait de réhabiliter les études de thèmes, décriées par la critique alors dominante des formalistes puis des structuralistes. La *Stoffgeschichte*, la *Mythenforschung* ne sauraient être confondues avec un fastueux catalogage au contenu stérile, alignant titres et noms dans une simple logique alphabétique ou diachronique. Son ambition est tout autre : ce qui fait la richesse de la thématologie, c'est la mise au jour de motifs historiques, sociaux, ou religieux susceptibles d'expliquer la résurgence et/ou la survivance d'un thème. Pour Trousson, il existe une indubitable convergence entre la littérature et son environnement, c'est elle qui confère tout son intérêt à l'histoire littéraire.

Aussi est-il indispensable d'allier diachronie et synchronie, en faisant appel à toute une série de disciplines complémentaires qui permettent de révéler des attitudes intellectuelles et philosophiques véhiculées à travers le *medium* littéraire.

Le diplômé fait un rapide passage dans l'enseignement secondaire, à l'Athénée Robert Catteau à Bruxelles, avant de décrocher un mandat d'aspirant, puis de chargé de recherches auprès du FNRS (Fonds national de la recherche scientifique). Sa carrière de chercheur était lancée. Elle commençait par un coup de maître : en trois années à peine, il bouclait sa thèse de doctorat, une magistrale étude sur *Le thème de Prométhée dans la littérature européenne*. Publié dès 1964, l'ouvrage n'allait pas tarder à devenir un classique, réédité, augmenté, traduit et unanimement salué par la critique. On y trouve une actualisation des principes déjà mis en œuvre dans l'*Antigone*, assortis d'une brillante étude de cette figure emblématique et protéiforme – tour à tour Titan, voleur de feu, christ réinventé, esprit humain assoiffé de connaissance et de progrès, voire dangereux Janus *bifrons* –, impossible à dompter et à enfermer dans un confortable *continuum*. La réflexion appelait une théorisation formelle, qui clouerait définitivement le bec aux détracteurs de la thématologie : *Un problème de littérature comparée : les études de thèmes. Essai de méthodologie*, paraissait dès 1965 dans la prestigieuse édition des Lettres modernes, avant d'être rejoint, en 1981, par *Thèmes et mythes. Questions de méthode*, aux éditions de l'Université de Bruxelles.

Mil neuf cent soixante-sept marque un tournant important dans la vie du chercheur qui choisit de se tourner vers l'enseignement. Il s'est marié, le 24 mars 1961, avec Arlette Fougny, romaniste comme lui, et est désormais père de deux enfants : Michel, né le 26 octobre 1962, et Philippe, qui vient de voir le jour, le 18 janvier 1967. Trousson quitte le FNRS pour devenir chargé de cours associé à la faculté de Philosophie et Lettres et chargé de cours en faculté de Droit, à l'Université libre de Bruxelles. Car l'homme allie les qualités du scientifique à la générosité du pédagogue. Formidable passeur de savoir, il attribue une importance fondamentale au partage, à l'éveil des esprits, à l'instruction des plus jeunes. Prométhée n'est

jamais bien loin... Ce sont des milliers d'étudiants qui suivront ses enseignements, tantôt en littérature comparée ou en littérature belge, en histoire des idées et, bien sûr, en histoire de la littérature. Quels que soient les sujets évoqués, Trousson captive l'auditoire par son exposé et, de cette voix unique qui le faisait reconnaître de tous, parfois plusieurs dizaines d'années après la fin des études, il entreprend de l'amener aux œuvres qu'il étudie. C'est à nous de nous rapprocher des textes que nous lisons, avait-il l'habitude de dire, ce ne sont pas les textes qui doivent venir à nous. Rien, à ses yeux, n'était plus pernicieux que l'anachronisme. Il enchaînait souvent avec cette métaphore éloquente, conclusive et sans appel : « Impossible de rien comprendre au drame romantique si vous le lisez avec les lunettes du classicisme ! » S'il exposait ses analyses comme on raconte une histoire, il ne se laissait jamais emporter par la tentation démagogique et, aussi intransigeant sur la rigueur que sur l'honnêteté intellectuelle, il refusait tout compromis avec les modes. Ainsi mena-t-il sa vocation de professeur, jusqu'à son accession à l'éméritat en 2001. C'est soucieux des mêmes principes qu'on l'entendait sur les ondes de France Culture, dans le cadre des émissions de vulgarisation érudite qu'il avait accepté d'animer avec le philosophe Raphaël Enthoven, ou dans les innombrables colloques et conférences auxquels il participa pendant plus de cinquante ans. Apprendre, toujours, et enseigner, avec l'enthousiasme intact qu'inspire la passion, telle était la vocation de cet homme qui, quelques semaines encore avant sa disparition, avouait ses lacunes et les défauts d'une érudition pourtant hors du commun. Le travail était pour lui une drogue. « Je ne suis capable de rien d'autre », clamait-il avant d'ajouter avec une provocation certaine, « rien ne m'intéresse ». Lucidité étonnante qu'il accompagnait d'une réelle empathie pour ses proches, tendrement aimés, qui, souvent, pouvaient souffrir de sa monomanie. Il le reconnaissait, marri, mais confiait ne pouvoir rien y faire. « J'aime ce qui dure ». L'aveu était sincère, laissant percevoir à ceux qui le connaissaient bien une angoisse qui le minait depuis sa jeunesse : la certitude de notre humaine finitude, de notre mort programmée, inéluctable. Ne pas penser à la camarde, en l'éloignant à coup d'heures passées

dans les bibliothèques, devant un écran d'ordinateur, derrière les pages qu'on tourne et qu'on annote. Durer, malgré et contre notre destinée, à travers les livres qu'on laissera et qui parlent de ceux qui, avant nous, ont confié au papier les empreintes de leur passage. Ceci explique, probablement, l'intérêt que Trousson porta, très tôt, à la survivance de la culture antique chez les Modernes, puis, à la réfraction de la pensée des Lumières dans la pensée des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. *Socrate devant Voltaire, Diderot et Rousseau. La conscience face au mythe*, publié en 1967, est le premier des ouvrages consacrés à la question, suivi en 1971 par *Rousseau et sa fortune littéraire*.

La rencontre avec Jean-Jacques avait eu lieu quelques années plus tôt. Immédiatement, le Citoyen de Genève exerça sur Trousson une authentique fascination. Il y avait bien sûr ce style prodigieux, cette tonalité particulière qui le rend attachant même quand on le déteste. Il y avait surtout cette étonnante individualité, faite d'appareils paradoxaux, qui rend l'objectivité tellement difficile lorsqu'on s'essaie à tenir sur lui un discours critique : Rousseau, disait Trousson, c'est « le premier cri vraiment moderne de la conscience occidentale ». « Au *Que sais-je ?* de Montaigne, expression apaisée de l'humanisme classique, Jean-Jacques Rousseau a substitué l'angoissant, le contradictoire *Qui suis-je ?* de la conscience moderne. » Tout était dit dans cette subtile analyse, qui éclaire les liens profonds entre le philologue et l'écrivain. Comment a-t-on entendu Rousseau ? Comment l'a-t-on lu et, surtout, que lui a-t-on fait dire ? Raymond Trousson consacra une myriade d'articles et d'ouvrages au philosophe, dont il dirigea l'édition des œuvres complètes chez Honoré Champion, terminée quelques mois seulement avant sa mort.

La fréquentation des auteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle – Rousseau se taille la part du lion, certes, mais Diderot, Voltaire et une foule de *minores* eurent à leur tour les honneurs de nombreuses études – renforça, sans doute, l'intérêt que Raymond Trousson portait à l'histoire des idées. Aussi ne s'étonnera-t-on pas de le voir se tourner vers l'utopie littéraire, expression privilégiée de notre inextinguible quête du bonheur terrestre. *Voyages aux pays de nulle part. Histoire de la pensée utopique*, publié en 1975, lui vaut le prix Vossaert de l'Académie

royale de langue et de littérature françaises. L'ouvrage connaîtra de nombreuses rééditions et sera suivi par quatre autres monographies, publiées entre 1993 et 2001.

Entré en maçonnerie le 6 février 1974, dans la loge Action et Solidarité n° 3 à l'Orient de Bruxelles, Trousson resta toute sa vie fidèle aux valeurs humanistes de l'Ordre qu'il gratifia de nombreuses « planches », consacrées à son histoire ainsi qu'aux autres objets de ses recherches.

*Nulla dies sine linea*. Raymond Trousson n'aurait pas renié la devise de Zola. Disons même : « Pas une année sans livre » ! La bibliographie parle d'elle-même : Trousson composa trente-cinq monographies, sans compter les éditions critiques, les préfaces, introductions, présentations de textes, directions d'ouvrages collectifs dont de précieux dictionnaires, la publication de plusieurs anthologies et la rédaction de trois cent seize articles publiés. Ses travaux consacrés à la littérature belge, et à Charles De Coster en particulier, font autorité, les biographies intellectuelles de Rousseau, Voltaire, Diderot, Isabelle de Charrière révèlent un authentique écrivain. « Je n'ai aucune imagination, regrettait-il, c'est dans la vie des autres que je puise une certaine inspiration ». Le jugement est sévère et passablement injuste. Toujours est-il que ces récits de vie lui ont permis de s'évader de l'érudition sèche en le menant sur les chemins de la narration. Trousson n'écrivit aucun roman, soucieux de préserver les nécessaires zones d'ombre que la mémoire et les archives imposent, là où le romancier se serait autorisé à combler, par l'imagination, les inévitables pointillés d'une existence racontée. Les écrivains, pourtant, reprennent vie sous sa plume et le lecteur, curieux de les retrouver dans leurs propres livres, referme le volume en ayant le sentiment étrange d'avoir fait une rencontre.

Les titres et les honneurs se sont succédé dans cette longue carrière : ce professeur ordinaire – la désignation officielle lui sied tellement mal – fut invité dans les plus prestigieuses universités, il reçut plusieurs fois les insignes de docteur honoraire, sans parler des prix et des médailles qui récompensaient l'excellence de ses travaux. Son décès, survenu alors qu'il entamait sa soixante-dix-huitième année, l'empêcha de terminer plusieurs

chantiers en cours, de mettre en route de nouvelles entreprises éditoriales. Le 18 août 1995, il s'était remarié avec Stella Georgiou, qui l'accompagna jusqu'à son dernier souffle. « À vous lire, on respire l'air de l'altitude », lui avait lancé Roland Mortier le jour de sa réception à l'Académie. On apprend surtout l'humilité et l'humanisme, qui sont les qualités essentielles de l'honnête homme.

R. Mortier, *Réception de Raymond Trousson. Discours de M. Roland Mortier*, dans *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, tome LXIII, n° 2, 1980, p. 118-130. – R. Trousson, *Réception de Raymond Trousson. Discours de M. Raymond Trousson*, dans *ibid.*, p. 131-144. – V. André, *Portrait de Raymond Trousson*, dans *Lectures*, revue de la Communauté française de Belgique, 1998, p. 15-17. – R. Mortier, *Préface*, dans *Vérité et littérature au XVIII<sup>e</sup> siècle. Mélanges rassemblés en l'honneur de Raymond Trousson*, Paris, 2001, p. 11-16. – R. Trousson, *Les Chemins du XVIII<sup>e</sup> siècle*, dans *Être dix-huitiémiste 2*, Ferney-Voltaire, 2007, p. 7-29. – J.-Ch. Lemaire, *Raymond Trousson (1936-2013)*, dans *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises*, tome XVI, 2013, p. 227-230. – A. Guyaux, *Réception d'André Guyaux. Discours de M. André Guyaux à la séance publique du 16 mai 2015*, in *Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique* [en ligne, consulté en 2020, <http://www.arllfb.be>]. – On trouvera la bibliographie complète des écrits de Raymond Trousson dans un volume-recueil à paraître aux éditions Honoré Champion.

Valérie André

**TWIESSLMANN, François**, Ernest, médecin et anthropologue, né à Bouillon le 15 décembre 1910, décédé à Uccle le 12 mai 1999.

Fils unique d'un père ostendais, Henri-Pierre Twiesselmann (1886-1930), cordonnier à l'Armée belge, et d'une mère bouillonnaise, Louise Doffagne (1887-1937), couturière, François Twiesselmann fit de brillantes études à l'Athénée royal de Bouillon. Docteur en médecine, chirurgie et accouchements de l'Université libre de Bruxelles (ULB) en 1936, il y devient prosecteur d'anatomie et chercheur libre au laboratoire d'embryologie d'Albert

Dalcq. Lauréat du Concours des bourses de voyage, il entre comme aide-naturaliste au Musée d'histoire naturelle (aujourd'hui, Institut royal des sciences naturelles de Belgique, IRSNB) le 7 novembre 1936, à l'instigation du professeur Pol Gérard, alors membre du Conseil de surveillance de cette institution.

À l'époque, le directeur du Musée, Victor Van Straelen, veut restituer à l'homme la place qui lui revient dans l'histoire naturelle. Il confie à François Twiesselmann la mise sur pied d'une section d'anthropologie qui devait réactiver un domaine de recherche totalement abandonné depuis 1919 lors de la mise à la retraite d'Aimé Rutot, conservateur des collections de préhistoire. L'objectif était de mener en parallèle des études de l'homme actuel et de l'homme fossile en y incluant les manifestations de son activité, matérialisées par les importantes collections de préhistoire et d'ossements humains rassemblés par Édouard Dupont au cours de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

Pour François Twiesselmann, le premier contact avec la pratique de l'anthropologie se fera au laboratoire toulousain d'Henri Victor Vallois, alors maître incontesté de l'anthropologie française. Sa participation au 2<sup>e</sup> Congrès international des sciences anthropologiques et ethnologiques, tenu à Copenhague en août 1938, lui fournira l'occasion d'acquérir une vue plus large de ce qu'était alors l'anthropologie.

En septembre 1939, l'évolution de la situation internationale et, un an plus tard, l'occupation de la Belgique par l'armée allemande, le contraindront à travailler dans un isolement relatif et à faire preuve d'initiatives dans des conditions difficiles : il n'existait au Musée ni laboratoire organisé, ni instruments d'anthropologie. Il rassemble les collections existantes et, au travers d'une lecture en profondeur de la littérature scientifique, esquisse les grandes lignes de recherche du futur laboratoire. À l'occasion du colloque organisé en septembre 1946 par les Sociétés belges de géologie sur *La géologie des terrains récents dans l'ouest de l'Europe*, il renouvelle, avec l'aide de Jean de Heinzelin, la présentation des sites de Belgique et des collections de préhistoire. Les conditions de vie imposées à la population pendant la Seconde Guerre mondiale le conduisent à